

Paris aujourd'hui.

Les soucis moraux et matériels sont grands à Paris. Le parisien, redevenu croyant, en ces temps d'épreuves, prie. Les églises sont comblées le dimanche et même, en semaine, les premières heures du jour voient affluer les fidèles dans les églises. Le prêtre, il y a peu de jours encore, objet de dérision et de moquerie, principalement dans certains quartiers, peut maintenant se montrer partout. Il est salué avec respect, il est le consolateur, celui qui parle d'espérance. Un de ces prêtres, dont le domaine spirituel s'étend dans les environs du Père-Lachaise, me disait dernièrement : «Le nombre est malheureusement trop restreint de ceux qui ne sont pas sur les lieux de combat. Tous les jeunes prêtres sont sur le front. Nous, les vieux, nous courons tout le jour, souvent même la nuit, pour consoler et aider les pauvres gens. Le peuple crie du fond de l'abîme, des voix inconnues se font entendre, développées par le danger et les peines. C'est terrible et cependant je suis heureux de pouvoir vivre cette résurrection du sentiment religieux en France. Le peuple a reconnu l'erreur où il était plongé et brûle ses faux dieux.»

J'ai parlé avec d'autres prêtres. Par eux, on connaît la véritable misère du peuple et ses secrets desirs. Tous m'assurent qu'on a l'impression de plus en plus forte, que la république presque anarchiste des derniers temps, que le gouvernement radical a vécu; il suffirait aujourd'hui du moindre choc..... Généralement, les prêtres de Paris ne finissent pas cette dernière phrase. On se fie à la compréhension de l'interlocuteur.

Je me suis mêlé aussi aux allées et venues des alentours de la Chambre des députés, qui présente, une semaine avant l'ouverture, un tableau des plus animés. J'ai causé avec des représentants des différents partis. Un réactionnaire me disait : «Ce qu'il nous manque? Dois-je le dire? Il nous manque un homme, une poigne énergique. Un homme qui jouirait de la pleine confiance du peuple, qui entraînerait à sa suite la foule à la victoire ou à la mort.»

Et comme j'interrogeai, si les royalistes ou les bonapartistes auraient aujourd'hui quelque chance, et lequel des deux partis rencontrerait le meilleur appui, mon interlocuteur eut l'air bien embarrassé. Un autre me disait que, si, demain, le roi Albert de Belgique voulait être nommé souverain du peuple français, il ne rencontrerait pas la

moindre difficulté. Nul homme d'état n'a été plus populaire, plus aimé en France que ne l'est actuellement le roi Albert. Les feuilles officielles même ne tarissent pas d'éloges et répandent l'encens et la myrrhe sous ses pas. On le fête comme le plus noble héros du Siècle. Et en France, un héros populaire, pour peu qu'il comprenne bien son rôle, devient le vrai meneur du peuple.

Tous les enfants nés depuis le commencement de la guerre portent le nom du roi ou celui de la reine. Toutes les classes le vénèrent et l'admirent, même les hautes sphères du gouvernement. Et un sourd mécontentement s'élève contre le gouvernement républicain actuel. Le gouvernement ne subsiste encore que grâce au manque d'entente et d'union de ses adversaires. S'il était possible de grouper ces adversaires et qu'ils s'entendissent sur le choix d'un prétendant, ce dernier prétendant serait, aux yeux de tous, le libérateur de la France. Tous les chemins mènent à Rome et il se pourrait que la France se trouvât actuellement, sans y penser, sur le chemin d'une nouvelle monarchie. On cherche un sauveur, les républicains le cherchent au Quirinal, les autres au Vatican. L'Angleterre désire un accord entre les partis. La Russie pencherait pour le Vatican, ou plutôt pour mieux dire, vers le monarque qui cherche de l'aide près du Vatican. Iswolsky protège les conservateurs et est l'ami secret des adversaires du gouvernement. Lorsque cet homme d'état, que les feuilles de Paris portaient aux nues, il y a quelques mois, s'installa dernièrement à Paris, les journaux n'annoncèrent cet événement que par quelques lignes sèches, sans commentaires. Les attaques contre Iswolsky n'osent pas se dévoiler au grand jour, mais elles ne sont pas si secrètes qu'on ne puisse les découvrir, surtout pour qui est parfaitement au courant des influences politiques actuelles. L'Echo de Paris, le petit Parisien, le Petit Journal et le Temps ne parlent que des intrigues des couloirs de la Chambre. L'ambassade de Russie travaille secrètement et fait appel aux sentiments royalistes du peuple.

Mais, si le gouvernement actuel reste maître de la situation, la présence d'Is-wolsky à Paris sera intolérable, et la vie dans la capitale lui sera impossible. Le «maître de l'heure» est assurément Joffre. Lui et le roi Albert se partagent toutes les faveurs de la popularité. On reconnaît que le sénateur Humbert n'avait pas eu tout à fait tort, en dévoilant bien des côtés faibles de la mauvaise administration du gouvernement.

On discute beaucoup là-dessus dans les couloirs de la Chambre. Bien des flèches acérées sont lancées contre le président du conseil des ministres et contre un autre membre important du gouvernement qui ne reste au pouvoir, dit-on, que grâce à Joffre. Il y a même des députés qui poussent la hardiesse à affirmer que, si, demain, Joffre s'élèverait contre tel membre du gouvernement, celui-ci se verrait destitué de son pouvoir tant est grande la puissance de Joffre. Tous les Français reconnaissent la vaillance de l'armée française et la valeur du chef suprême et si l'ennemi n'a pu encore être chassé hors des territoires envahis, la faute, n'en est pas aux soldats et à leur chef mais bel et bien aux gouvernants et à la mauvaise administration des trois dernières années. Par la faute et l'incurie des gouvernants, des politiciens bavards et sans énergie, la meilleure armée du monde doit être sacrifiée? Ainsi parla un des députés. Le peuple en a assez de ces controverses politiques, de ce manque d'union, de ces divers partis politiques qui démembrement la France et veut un homme énergique qui la mènera à la victoire. On a trouvé les coupables, mais reste à trouver le sauveur.

Les victimes de l'espionomanie française.

On télégraphie de Paris:

Gustave Hervé demande qu'après avoir résolu la question du service de santé, on s'occupe d'urgence de celle des camps d'internés civils qui n'est point une page glorieuse dans l'histoire de France.

Au commencement d'août, un essaim d'alarmistes monta la tête à la population en répandant que le pays était plein d'espions. Bien sûr qu'il y en avait des espions; mais lorsque l'avalanche allemande fit irruption en France, il aurait été par trop simple d'expliquer notre défaite par l'insuffisance des préparations par le défaut du nombre et par le manque de grosse artillerie! Il fallait trouver un bouc émissaire; on s'en prit aux espions. Le gouvernement perdit la tête et ordonna d'interner tous les Allemands. Les malheureuses victimes, sous les huées de la populace, furent conduites aux chemins de fer et parquées dans des wagons. Arrivées à destination, ils furent transportés entre deux rangées de soldats et d'agents de police dans des locaux où rien n'avait été préparé pour leur accueil; où hommes, femmes, et enfants étaient obligés de coucher, en un pêle-mêle dégoûtant,

sur de la paille ou sur le sol nu et où ils étaient traités comme des forçats.

On ne saura jamais le nombre des pauvres, enfants qui, dans ces galères, moururent de privations et de misère.

C'est une brillante réclame pour la France à l'étranger!

Que le Parlement prenne des mesures en vue d'assurer aux internés un traitement convenable et de sauver ainsi la bonne réputation de la France et l'honneur de la République!

Comment la France s'est rendu coupable envers les prisonniers. A plusieurs reprises la Gazette de Cologne a attiré l'attention sur la culpabilité de la France qui, non contente d'interner tous les Allemands et tous les Autrichiens, les a encore traités de la façon la plus indigne et la plus illégale.

Nous nous en fiendrons aux dépositions sous serment des internés civils, qui grâce à l'intervention de la Suisse, ont pu à Singen, regagner le sol allemand. — Quant à cet échange de prisonniers civils entre la France et l'Allemagne, il est à noter que la France qui avait parlé de nous rendre de 20 à 25000 internés, n'a laissé franchir la frontière qu'à 6500 personnes. On ne saurait établir aujourd'hui, si ce fait curieux repose sur une erreur dans les évaluations françaises ou s'il est la conséquence d'une détention illégale de femmes allemandes et d'hommes qui, de par leur âge, sont exemptés du service militaire. Mais il est, dès lors, certain, qu'on retient en France comme otages des Allemands notables, qui selon les conventions de part et d'autre, devraient être libérés.

Etat de choses scandaleux dans une prison de la police française.

Un Allemand, qui avant la guerre avait été employé à Paris, et qui pendant des mois a dû endurer les souffrances des camps de concentration français, nous fait la description suivante de l'état dans lequel se trouvaient les prisons de police françaises au commencement de cette conflagration universelle. Ce compte-rendu fut écrit à la dérobée, dans un camp de concentration; nous n'avons rien voulu changer à son style:

Le 2 août à 9 hrs. du matin, je me rendis à l'ambassade de Bavière, d'où l'on m'envoya à l'ambassade d'Allemagne. Je regus mes papiers, avec ordre de partir sur le champ. Je rentrai prendre mes bagages et me rendis à la gare du Nord, où j'attendais jusqu'à 5 hrs. le train pour la Belgique; il me fut impossible d'y monter, les quais regorgeant de monde, de femmes, d'enfants etc.; à ce moment on me vint ma grande valise! Bref le dernier train partit, bondé, et la gare fut évacuée. Je me résignais à rentrer chez moi, espérant partir le lendemain; tout autour de la gare se pressait la foule: des femmes qui pleuraient, des enfants, des soldats, des agents de police.

Le lendemain je retournai à la gare à pied naturellement, car, de voitures, il n'y avait trace et les taxi-autos demandaient 20 francs et plus pour le plus petit parcours. A la gare, on me dit qu'il n'y aurait plus de train, que je devais me rendre à la gare de la Chancellerie — c'est la gare au détail, bien loin en avant de la gare du Nord — et que de là partirait encore des trains omnibus pour la Belgique.

A cette gare tout était déjà aux mains de l'autorité militaire; le capitaine m'envoya au chef de gare qui avait ordre de ne laisser passer que des militaires; il me conseilla donc d'aller trouver le commandant, celui-ci m'écoula, puis il fit appeler deux agents de police et m'arrêta comme soupçonné d'espionnage. Arrivé au poste de police du quartier, on me fouilla, et me prit col, cravate, argent et bagages et me mit sous clé; c'était le matin à 10 hrs. 1/2. Une chaleur et une puanteur insupportable! Point de nourriture, ce qui me faisait le moins défaut! et pour cause! A 4 hrs. on me mena auprès du secrétaire qui m'interrogea, dressa procès-verbal et me fit signer. Me retrouvant dans ma cellule, je m'abandonnais à l'espoir d'être remis en liberté, dès le retour du commissaire. En tout repos de conscience, j'attendais patiemment jusqu'à une heure la nuit; entre temps, dans le couloir sur lequel donnait ma cellule, un bec de gaz s'alluma; sa lumière m'éclairait un peu et l'agent qui allait au cabinet me vit en passant, il m'insulta de la façon la plus infamante, en me menaçant de me faire mettre à mort. Un seul d'entre les agents, prit la peine d'être convenable avec moi, il m'engagea vivement à entrer dans l'armée française comme volontaire pour échapper ainsi à être fusillé comme espion. Je l'écoutais sans donner de réponse, comptant toujours être libre bientôt. Hélas, à 1 hr. vint la voiture des prisonniers; on m'y fit monter et on me transporta à la préfecture, au dépôt des prisonniers. Ils étaient déjà plusieurs dans la voiture, surtout des ouvriers qu'on avait arrêtés comme espions. Quand nous quitâmes la voiture ces gens-là furent maltraités de la façon la plus terrible par les soldats et les agents de police. Après avoir passé le contrôle, il nous fallait traverser, sous les coups des soldats, une pe-

tille cour pour arriver au vestibule du dépôt où se trouvaient déjà 200 détenus. On nous donna de l'eau et du pain bis. Notre nombre allait toujours en s'augmentant, de sorte que le matin à 8 hrs., nous étions déjà 500. Les cellules étant toutes au complet, on nous enferma à la cave St. Louis sous la préfecture. Mardi matin à 10 hrs., on nous donna une soupe à l'eau chaude. Parmi les nouveaux arrêtés se trouvaient les plus grands criminels de Paris, la bande Maggi et d'autres.

On apporta deux tonneaux avec de l'eau potable et deux autres pour les besoins. Pour ceux qui étaient fatigués de rester debout, il n'y avait d'autre ressource que de se coucher par terre sur le carreau. Pendant la première nuit, le mauvais éclairage faisait confondre les tonneaux; ceux qui avaient été pleins de bordèrent et toutes les saletés se répandaient dans la cave, de sorte qu'il fut des lors impossible de s'asseoir ou de se coucher. Ce même soir arriva entre autres, un monsieur dont j'ai malheureusement oublié le nom, un Allemand-Américain qui depuis douze ans déjà habitait son propre hôtel à Paris, avec sa femme, sa fille et ses domestiques; il avait été officier autrefois parmi les uhlans wurtembergeois, par suite d'une chute, il devint invalide et dut donner sa démission. Cet homme que l'on a tiré de son lit à 10 hrs. 1/2, en disant à sa femme qu'il reviendrait tout de suite, n'avait sur lui d'autres vêtements qu'une paire de pantoufles, une chemise de nuit, un complet d'été et un chapeau.

Arraché à sa femme et à son enfant pour tomber au milieu de cette société, il est devenu fou la seconde nuit! Un autre monsieur, conseiller à la cour suprême de l'Empire à Leipzig, âgé de 60 ans et qui tous les ans pour son plaisir venait passer cinq semaines à Paris, fut arrêté également, comme espion; lui aussi se promenait dans la cave comme pris d'un accès de folie! Et dire qu'il n'y avait aucune issue nulle part! En fin mercredi après-midi à 4 hrs., je fus conduit menotté, par un garde républicain auprès du juge d'instruction; interrogé par cinq personnes, je réitérais ma déclaration de vouloir rentrer en Allemagne en passant par la Belgique. Sans me donner de réponse, on me reconduisit dans le cachot. Jeudi à 11 hrs., on vint appeler des noms, entre autres le mien et celui du conseiller à la cour; on nous fit passer au vestibule et après de longues formalités nous fit monter dans la voiture des prisonniers, qui nous descendit à la prison de la Santé. En montant dans la voiture le vieux monsieur avait reçu des coups de pied de la part du geôlier! A la Santé, il fallait encore subir des formalités: on nous prit la mesure, l'empreinte de la main et nous déshabilla pour nous fouiller, après quoi, on nous enferma dans des cellules isolées.

La cellule contenait un cabinet d'aisance, de sorte qu'on était dispensé de la quitter. Il est d'usage que les prisonniers aisés fas-

Que coûte la guerre?

On s'efforce de fixer la dépense faite jusqu'à ce jour pour la guerre déclarée par l'Autriche à la Serbie le 28 juillet, par l'Allemagne à la Russie le 2 août, à la France le 4 août, à la Belgique et à l'Angleterre, puis, pour d'autres motifs, au Montenegro, au Japon et à la Turquie.

Un professeur allemand, M. Wolff (1), a calculé, sur des bases assez fragiles il est vrai, que la dépense quotidienne des belligérants est de 167 millions de francs. Il compte 8 fr. 75 par homme et par jour. Un économiste français, M. Yves Gayot, croit la dépense plus forte et l'estime à 12 fr. 50 par jour. Et on n'est pas davantage d'accord sur les effectifs en armes. M. Yves Gayot compte 18 1/2 millions d'hommes seulement, tandis que le Vorwärts de Berlin chiffre le total des mobilisés à 21 millions.

Le gouvernement anglais a déclaré récemment que la guerre lui coûte un million de livres sterling, soit 25 millions de francs par jour. A la fin de 1914, il devait avoir dépensé déjà au moins 150 millions sterling, soit trois milliards 750 millions. Pour se procurer les ressources nécessaires il a émis d'abord 91 millions sterling de bons du Trésor, à six mois de date. Puis il a emprunté 250 millions sterling (8 mil-

liards 750 millions) à 3 1/2 % d'intérêt et au cours de 95 %. Il aura touché effectivement de ce chef, d'après l'Economist 332 millions sterling. Les bons du Trésor seront très probablement renouvelés. Si l'on décale les sommes avancées à la Belgique, à l'Australie, au Canada, à l'Union sud-africaine, à la Nouvelle-Zélande et à l'Egypte, on calcule que la dette publique du Royaume-Uni, qui était de 649.77 millions sterling au 31 mars, doit s'être déjà accrue d'au moins 300 millions, soit de 46 %. Et il faut ajouter que les impôts ont été augmentés, de 400 millions de francs pour 1914 et le seront de 1637 millions pour l'année qui commence.

En France, les frais de la défense nationale étaient évalués, le 10 décembre déjà, à 6441 millions, y compris, il est vrai, 250 millions prêtés à la Belgique, 90 à la Serbie, 20 à la Grèce et 0.5 au Montenegro. La dépense quotidienne est évaluée à 46 millions par jour, soit plus de deux fois et demi celle de l'Angleterre. On y a affecté le produit de l'emprunt du mois de juin, un premier emprunt contracté à Londres, 3000 millions demandés à la Banque de France, pour lesquels la République lui payera le 3 %, à la fin de la guerre, enfin, une considérable émission de bons du Trésor, tout récemment émis en Angleterre.

On sait que la Russie a, dans les trois premiers mois et demi de la guerre, dépensé 4819 millions de francs, c'est-à-dire une somme quotidienne approximativement égale à la France,

Pour autant que nous savons, le gouvernement du tsar a émis jusqu'ici 400 millions de roubles en obligations d'Etat 5 % à court terme, 400 millions de bons du Trésor à 5 %, et 300 millions à 4 %, un emprunt intérieur de 500 millions à 4 % et a emprunté 300 millions de francs en Angleterre. En outre de nouvelles taxes ont été introduites et un impôt sur le revenu est projeté.

D'après le Vorwärts, la dépense quotidienne de l'Angleterre, de la France et de la Russie monte à 115 millions de marks, pour 11 millions de soldats.

Le même journal évalue à 105 millions de francs seulement l'effort journalier de l'Allemagne et de l'Autriche pour 10 millions de soldats.

Il croit que les Belges, les Serbes, les Turcs et les Japonais s'en tirent ensemble, avec 10 millions de francs par jour, ce qui paraît hors de proportions avec les dépenses attribuées aux grands Etats et, pour cela, très probablement inférieur à la réalité.

Cette computation du grand journal allemand aboutirait pour les belligérants à un total de 230 millions de francs par jour, soit une somme très supérieure à celle du professeur Wolff.

Les Etats neutres, Suisse, Hollande, Suède, Norvège, Danemark, Grèce et Bulgarie ont augmenté leur dette publique d'un milliard de francs.

sont leurs commandes à la cantine pour avoir de quoi manger et de quoi fumer. Quant à moi, j'avais reçu commander, je ne recevais jamais rien. On m'expliqua ce fait en me disant que probablement mon argent n'avait pas encore été envoyé du dépôt; et ainsi je fus obligé de manger tous les jours deux fois de cette soupe à l'eau et de me contenter pour boire d'une eau qui se trouvait dans un vieux et sale réservoir. Lorsque la première fois, je pris de cette eau, je trouvai dans un litre au moins 300 punaises mortes, la nuit m'étant couché exténué, j'en écrasai par centaines sans réussir à m'en débarrasser complètement, tout mon corps ne fut bientôt qu'une seule plaie!

Quand je demandais quelque renseignement au geôlier, jamais je ne reçus de réponse, cela me mit au désespoir, vu que je savais pas ce que je deviendrais et combien de temps j'aurais à supporter ce martyre. Enfin jeudi, il y avait juste huit jours que j'étais là, on me dit à 9 hrs. que j'avais à descendre aussitôt et à prendre avec moi mes draps. A ma demande, si enfin j'étais libre, on me répondit: Vous allez voir. Après encore des formalités, on nous transporta au dépôt de la préfecture où l'on m'enferma avec 8 autres personnes; de cette façon on pouvait au moins se communiquer et fumer une cigarette. A 9 hrs. du soir quand, après avoir mangé notre soupe à l'eau, nous apprêtions notre paille pour dormir, je m'entendis appeler; je sortis: «Vous voilà libre» me dit-on, à moi et à cinq autres personnes. Libre! Je sentais toute l'acceptation du terme, après un martyre de 15 jours! Nous étions le 4 août. Je rentrai chez moi, à 10 hrs. du soir, tout était noir et fermé. Le lendemain, je sortis pour voir de mes connaissances, mais tout le monde était parti.

A 4 hrs. de l'après-midi, je me rendis chez le commissaire de police pour me faire délivrer un permis de rester à Paris jusqu'au lendemain 7 hrs.; j'eus toute la peine du monde à le convaincre que ma présence à Paris s'expliquait par ma détention, il se rendait enfin à l'évidence de mon billet de prison. A 7 hrs. je fus au train spécial, suivant l'ordre reçu: on nous mit dans des fourgons à bestiaux et on nous transporta à Périgueux, moi et 900 autres Allemands.

Au bout d'un séjour de 7 semaines, on nous transféra à... où depuis des semaines, nous menons une existence misérable.

Petite Chronique.

— Au nombre des morts de ces derniers jours sur les champs de bataille, on compte M. Jean Arren, rédacteur en chef de l'Éclair et M. Semanz, le socialiste révolutionnaire bien connu. M. Arren s'était fait remarquer par sa compétence dans les questions financières et de politique étrangère. Il est tombé près de Verdun.

— On mande de Paris au Corriere della Serra: Le public parisien docile et confiant obéit aux ordres

de la police et éteint ses lumières. Il paraît que ces nouvelles mesures, pour empêcher tout défilé parce qu'on avait signalé trois Zeppelins à Mantes à quarante kilomètres de Paris.

PARIS. L'agence Reuter annonce. A la hauteur du cap d'Antifer un sous-marin allemand torpilla le croiseur anglais Takomarn qui coula. Des torpilleurs français parvinrent à sauver l'équipage du navire anglais. Un autre sous-marin allemand samedi soir torpilla aussi des pirates de la navire anglais Haria. Mais celui-ci ne sombra point. Escorté de torpilleurs français il réussit à gagner Le Havre.

— On annonce de Zurich. D'après un télégramme particulier de Paris, le ministre de la marine de France annonce la perte du sous-marin français 2-9 qui fut torpillé en face de Nieuport. Ce sous-marin stationnait d'habitude dans le port de Dunkerque. Cinq hommes de l'équipage ont péri. Les 35 autres furent sauvés.

— M. Eugène Rostand, membre de l'Institut, père de M. Edmond Rostand et beau père de Marguerite, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères est décédé à Cambé à l'âge de 72 ans.

— On mande d'Amsterdam à Excelsior que la comtesse Sophie de Teering Jellenbach, sœur de la reine de Belgique, a reçu la croix de Fer pour son dévouement comme infirmière sur le théâtre oriental de la guerre.

— A propos de l'Italie et de la Roumanie, le général a déclaré: Je ne puis pas croire que ces deux états qui ont entretenu d'excellentes relations avec nous pendant vingt ans passent soudain dans les rangs de nos ennemis. J'estime cela tout à fait impossible.

— M. Roume, ex-gouverneur de l'Afrique occidentale a été nommé gouverneur de l'Indo-Chine.

— L'indépendance belge publie une lettre du général Lemah, selon laquelle l'ancien défenseur de Liège, outre sa blessure au pied qui n'est pas cicatrisée, souffre de manifestations diabétiques et cardiaques.

LONDRES. L'exportation des saindoux, suifs, graisses oléagineuses de toutes les huiles sauf celle de lin est interdite.

— On annonce de Londres que les torpilleurs allemands continuent leur œuvre. Le sous-marin allemand 21 a coulé un navire destroyer anglais Ben Ernach de North Shields. Le commandant du sous-marin allemand donna à l'équipage un délai de dix minutes pour quitter le navire qui s'engloutit peu de temps après que l'équipage ait pu se sauver. Les matelots anglais atteignirent la côte anglaise à Fleet Cod. A une heure et demie de l'après-midi le même sous-marin allemand torpilla le navire anglais Linda Blanche à l'ouest de Liverpool. L'équipage eut aussi le temps de se sauver et atteignit Liverpool. Ce navire faisait le service entre Liverpool et Belfast. Un navire arriva le soir de ce jour à Liverpool et annonça que le sous-marin allemand avait encore coulé un troisième navire anglais.

— La nouvelle ligne de navigation entre la Chine et New-York est prête à fonctionner. Elle sera administrée par une compagnie sino-américaine dont le capital et les dividendes sont garantis par le gouvernement chinois en retour de tarifs de faveur consentis pour le transit de certains produits.

Le gouvernement allemand rationne les vivres.

Le Bundesrath a résolu de prendre des mesures pour le règlement du commerce de la farine et des céréales, en général et de celui de la viande.

A partir du 1 février toutes les provisions de froment, de seigle, d'orge et de farines diverses seront saisies. Chacun est tenu de déclarer les quantités dont il dispose. Une commission centrale de l'Etat sera chargée de régler la consommation des vivres. En ce qui concerne la viande, les villes et les communes importantes des campagnes auront l'obligation

formidable des dépenses militaires. Durant la dernière année de «paix», les grandes nations seules ont dépensé pour leurs armements dix milliards de francs. Les efforts répétés de l'Angleterre pour obtenir de l'Allemagne une réduction simultanée des dépenses navales avaient échoué et la proposition du tsar à la Haye de limiter tous les armements s'était également brisée. Si la guerre avait eu résultat que la plus grande partie des dix milliards appliqués par année aux préparatifs de destruction fut appliquée à développer les ressources naturelles du globe, on y trouverait une consolation, peut-être même, à la longue, un avantage. Mais si la paix est une paix nécessairement provisoire et précaire laissant sur la nuque de l'Europe, avec une dette publique plus que doublée, le poids écrasant des préparatifs belliqueux, c'est pour un siècle la ruine de tout le continent.

Demandes et renseignements.

Qui peut nous faire parvenir des renseignements concernant:

Ademar Lefebvre, caporal au 148^{ème} d'infanterie, 29^{ème} blessé et prisonnier le 20 août à Frémur. Adresser renseignements à Jules Hilla, prisonnier de guerre à Nürnberg. Göttingen Depot, Grossenth Kauer.

d'assurer elles-mêmes une consommation durable de réserves.

— Le ministre prussien fait remarquer, à propos de la saisie de la farine destinée à la fabrication du pain, que les mesures prises jusqu'ici, n'ont pas suffi à assurer une consommation économique et à empêcher que celles-ci ne fussent dans une certaine mesure employées comme nourriture pour le bétail. Il fallait choisir: ou bien accroître un renchérissement inévitable du prix des céréales, qui se serait naturellement traduit par une élévation du prix du pain, ou saisir toutes les provisions de blé pour les répartir proportionnellement dans les villes et les communes. Le gouvernement a choisi le second moyen. Nous avons ainsi la certitude de déjouer la plan de l'Angleterre qui est d'affaiblir l'Allemagne. Des réserves suffisantes de farine de boulangerie nous permettront d'attendre la moisson prochaine. Par cette mesure nous voici ainsi invincibles sur le terrain économique que que nos troupes en campagne, et nous, qui sommes restés à la maison, nous saurons ainsi poursuivre la grande lutte pour l'existence de l'Empire avec gloire et honneur.

— Au cours d'un interview, le général allemand de Falkenhayn a déclaré à son interlocuteur qui lui demandait combien de temps l'Allemagne désire mener la guerre: Jusqu'à ce que nos adversaires soient complètement écrasés, jusqu'à ce qu'ils aient subi une défaite qu'il leur soit à jamais impossible de renouveler cette attaque non provoquée contre nous.

Le blocus de l'Angleterre.

La gazette de l'Empire publie aujourd'hui dans sa partie officielle le communiqué suivant.

- 1 Les eaux entourant la Grande Bretagne et l'Irlande, y compris la Manche, sont déclarées terrains de guerre. A partir du 18 février 1915 tout navire ennemi rencontré dans ces eaux sera détruit, sans qu'il soit laissé à l'équipage le temps de se sauver, comme il a été fait jusqu'ici.
- 2 Les navires appartenant aux puissances neutres contre-dans ces eaux le même danger étant donné que l'Angleterre couvre du pavillon des puissances neutres ses propres navires pour détourner d'eux les attaques allemandes.
- 3 La navigation au nord des Shetland à l'est de la mer du Nord sur une surface de 30 milles le long des côtes néerlandaises ne sera en aucune sorte inquiétée.

Le chef de l'Armairaut

Von Pohl.

— Le Lokal Anzeiger écrit à propos de l'exportation d'armes d'Amérique pour les alliés, Si M. Wilson, que, chose singulière, on estimait de nouveau à Berlin comme un ami de l'Allemagne, devait placer les intérêts commerciaux de son pays au-dessus de toutes les autres considérations qui devraient s'imposer, cependant, tout particulièrement à lui, alors, nous aurions ce que nous devons penser de la neutralité de son gouvernement. Qu'il se décide maintenant encore en faveur de l'interdiction de l'exportation d'armes (après que les bons Américains ont suffisamment gagné en en fournissant à nos ennemis) et nous reconnaitrons tout au moins sa bonne volonté. Ou alors qu'on ne vienne plus nous parler de l'amitié des Etats Unis ou même de leur désir d'être équitables.

Escarmouches près du canal de Suez.

Une escornouche a eu lieu le 29 près d'El-Kantara. Les Turcs ont tiré quelques coups de canon sur une patrouille qui a répondu en ouvrant un feu de mitrailleuses. De petits détachements turcs ont été aperçus sur trois autres points à proximité du canal de Suez. A Birmanabad, un hydroaéroplane a laissé tomber des bombes sur une colonne turque, lui infligeant quelques pertes.

à peu près, depuis le début de la guerre, pour faire face aux obligations qu'elle leur impose. Et l'Italie vient, à elle seule, d'emprunter un milliard de francs.

On doit conclure que les cinq premiers mois de la guerre ont déjà coûté, comme dépenses directes, 48 1/2 milliards de francs, et ce chiffre ne comprend ni les pertes de l'industrie, ni les ruines accumulées partout où l'on s'est battu.

D'après M. Yves Guyot, les pertes de l'industrie atteignent un total supérieur aux dépenses directes de guerre.

Quant aux dommages, on évalue à 5.32 milliards de francs ceux que les Allemands ont faits en Belgique, et en Allemagne, on affirme que les Russes ont fait 400 millions de dégâts en Prusse orientale. Reste la Pologne occidentale, où il ne reste presque rien intact, la Galicie, la Bukovine, les départements envahis de la France et le sud de l'Alsace. On n'est pas au-dessus de la réalité en comptant de ce chef au moins cinquante milliards de francs.

Sans les pertes de l'industrie, l'addition s'élèverait donc, au 31 décembre, à 96 milliards et demi, 100 milliards en chiffres ronds.

Et la guerre n'est très probablement pas au milieu de sa course.

On ne voit pas comment le monde sortirait de cette affreuse catastrophe si l'on ne pouvait espérer la fin ou tout au moins une réduction

Brenil Georges, 117 d'infanterie, 5 comp. 11 escadron, appartenant à une section de mitrailleuses.

Jean Boudoux, sergent au 87^{ème} de ligne à Saint Quentin.

Pierre Guiraud, soldat au 75^{ème} d'infanterie, 10^{ème} comp. Romans.

Jacques Lévy, caporal au 145^{ème} d'infanterie, 4^{ème} comp. a été blessé. Adresser les renseignements à M. F. Schiff, 1 rue de Châteaudun Paris ou Les Fils R. Picard et Cie., Chaux de Fonds Suisse.

René Campagne, soldat au 46^{ème} d'infanterie, 2^{ème} comp. a été fait prisonnier le 24 Août au combat de la ferme d'Hautevalle, située entre Longnyon et les Sorbais (France). Adresser les renseignements à son père H. Campagne, 9 rue du Trésor Paris.

Jean Tournade, soldat réserviste au 46^{ème} régiment d'infanterie, 2^{ème} comp. Ses dernières nouvelles sont du 29 Août. On promet récompense. Adresser les renseignements à General-Anzeiger, Wesel.

Georges Lavergne, sergent au 234^{ème} d'infanterie, 20^{ème} comp. blessé à Champenoux dans les premiers jours de Septembre. Adresser les renseignements à M. Lavergne, place des Capucins Bordeaux.

L'Angleterre cherche à exciter les neutres.

La presse anglaise démente de rage depuis que le gouvernement allemand a proclamé les eaux environnant la Grande Bretagne et l'Irlande terrains de guerre et menace de détruire tout navire de guerre ou de commerce naviguant dans ces parages.

Un télégramme particulier du Nieuwe Rotterdam, Courant, fait pressentir que les Anglais cherchent à influencer l'Amérique en leur faveur en qualifiant la décision de l'Empire allemand de nouvel acte de barbarie. Le Daily Mail publie un télégramme, soit disant émanant du "Public Ledger" d'outre Atlantique, lequel est ainsi conçu : "L'Allemagne désire-t-elle avoir encore plus d'ennemis ? Le gouvernement de Berlin paraît vouloir étendre la guerre des navires de guerre aux navires de commerce neutres. Par sa guerre de sous-marins, l'Allemagne veut s'attirer la réprobation de tous et déclencher un conflit mondial. Que pensera le gouvernement américain lorsque les navires de guerre allemands qui veulent tout détruire dans les eaux britanniques, s'attaqueront aux navires américains ?".

Le directeur d'une grande société de navigation hollandaise, avec lequel je discutais ce point brûlant, paraît aussi prendre au sérieux la situation, que crée aujourd'hui cette décision du gouvernement prussien. Cependant il me fit remarquer que d'après la communiqué officiel allemand, le danger pour les navires de commerce neutres n'existerait que dans les zones dangereuses des ports du nord et du nord-ouest de la France. Les navires appartenant aux nations neutres ne se basardaient plus depuis longtemps déjà dans ces eaux dangereuses.

Et ils peuvent toujours exporter leurs marchandises dans les ports de sud de la France, Bordeaux par exemple. Les pays neutres se demandent anxieusement si cette menace de l'Allemagne concerne aussi la ligne de navigation centrale de la Manche ou si le danger n'existerait vraiment qu'aux abords des côtes britanniques et françaises. La marche des vapeurs des grandes compagnies de l'Atlantique se trouve, de par cette décision, entravée.

L'importance de l'industrie du fer en Allemagne.

Un des plus grandes industries en Allemagne est assurément l'industrie métallurgique. Sa production de 19% millions de tonnes de fer brut surpasse la production métallurgique anglaise qui s'élève à 10 millions et demi de tonnes, c'est à dire la surpasse du double. L'industrie en France se monte à 5 millions et demi.

On peut constater ce que ces chiffres indiquent, en comparant l'emploi de ces matériaux pour les voies ferrées. Si le fer allemand n'était employé qu'aux voies ferrées, les voies allemandes auraient une superficie double de leur étendue actuelle. L'industrie métallurgique allemande s'est développée d'une façon singulièrement rapide. En 1913 seulement, elle surpassa l'industrie anglaise; en 1915 seulement, on exporta plus de fer d'Allemagne qu'on en exporta d'Angleterre. Quelles sont les causes de cette supériorité industrielle vis à vis de l'Angleterre et de la France ? La réponse est très simple. Une industrie métallurgique, pour se développer, exige des mines de fer et du charbon et la France ne possède qu'un seul bassin de fer en Brie, qu'un seul bassin houillier dans le nord de la France. Par contre, l'Allemagne possède un bassin houillier très étendu, en Lorraine, à la Saar, dans les provinces du Rhin et de Westphalie, de la Ruhr et dans la haute Silesie, des mines de fer dans la Sieg et la Lahn, dans la Silesie, dans la Lorraine et aux confins du Luxembourg.

Et, en surplus de ces avantages naturels, l'Allemagne possède un peuple ouvrier, travailleur et persévérant. L'ouvrier français n'est pas aussi bien favorisé que son collègue allemand en ce qui concerne les mesures d'hygiène, les œuvres inébranlables qui existent en Allemagne pour la protection de l'ouvrier.

Les salaires sont aussi beaucoup plus bas en France et les politiciens français négligent de résoudre des questions sociales brûlantes se rapportant à l'amélioration du sort de l'ouvrier, de son

Réponses.

Le soldat MARCEL PARACUELLOS est chauffeur-ambulancier.

Le soldat LOUIS AUBERT de Thivars (Eure et Loir) est prisonnier de guerre à Friedrichsfeld près Wesol, Baraque 16 A.

hygiène, des habitations ouvrières. Qui est mal payé, mal nourri, mal logé travaille avec peu d'entrain.

Les colonies ouvrières, dans certaines villes d'Allemagne, sont admirablement organisées. Les petits cottages simples, mais confortables respirent la propreté et la santé; et le loyer en est très bas. Les assurances en cas d'accident, de maladie, les caisses de secours et de retraite pour la vieillesse sont admirablement organisées. Un ouvrier d'acier gagne 6 marks 50, c'est le salaire le moins élevé. Mais en proportion, on exige une somme de travail plus grande qu'on ne l'exige en France de l'ouvrier. Les ingénieurs allemands des usines métallurgiques sont en deus de tout éloges. Ils n'hésitent jamais à appliquer des méthodes nouvelles. Ils vont de l'avant. Et les propriétaires des usines, ainsi que les directeurs sont moins timorés que ceux de France. Les deux points mentionnés ci-dessus sont une des causes de la supériorité de l'industrie métallurgique en Allemagne. L'ouvrier est mieux payé, assuré contre les maladies et la vieillesse, mieux logé et mieux nourri et partant plus apte à fournir un meilleur travail, et de surcroît les ingénieurs sont plus entreprenants, soutiennent toujours par les grands propriétaires ou les sociétés minières dès qu'il s'agit d'une heureuse innovation.

L'industrie anglaise ne possède pas non plus le nombre d'ingénieurs entreprenants nécessaires au développement de l'industrie métallurgique.

Les fonds nécessaires sont souvent défaut pour la modernisation exigée. Les financiers anglais, au lieu de placer leur argent dans l'industrie nationale, recherchent des gains plus élevés dans les entreprises minières des Indes, du Canada ou du sud de l'Amérique. Ils délaissent leurs propres bassins houilliers ou métallurgiques qui, réagissant, périssent, marquant des capitales néo-saivres. Et pourtant, il n'existe pas un seul pays européen aussi favorisé que l'Angleterre sous ce rapport. On trouve du charbon dans tous les coins de l'île, du fer aussi, et les fleuves et rivières nombreux, le voisinage immédiat de la mer offrent les meilleurs moyens de transport. On pourrait tirer de ces avantages naturels du sol anglais un parti, tout autre que celui qu'en ont tiré les sociétés minières anglaises. Chaque tonne de charbon tirée des bassins d'Allemagne coûte 10 Marks de plus de frais d'extraction et de transport qu'une tonne extraite des mines anglaises et, cependant, d'où vient que les allemands surpassent les Anglais ? La réponse est la même que plus haut comparant les industries métallurgiques françaises et allemandes. Et ces points faibles de l'organisation défectueuse de la vie ouvrière en France et en Angleterre saute aux yeux des profanes même, de n'importe quelle personne visitant des exploitations minières et métallurgiques des trois pays.

L'ordre et la bonne organisation des allemands sont cause du grand développement des exploitations allemandes. Leur fondre le fer, le fait du coke, les allemands ont réussi à produire ce coke en employant la même quantité de charbon environ 25% mais en obtenant ainsi du gaz pour les machines, l'engrais si utile le sulfate d'ammoniaque et le Benzol des autos, et en surplus une grande quantité de goudron que l'industrie chimique emploie journellement.

Le fer, en fondant, produit une quantité de gaz qui, par des machines extrêmement modernes sont converties en électricité. L'Anglais ne tire parti de ces énergies perdues que pour les chaudières, et elles percent les deux tiers de leur force. Ces quelques points nous montrent combien l'Allemand s'applique à tirer parti des moindres choses et a pu ainsi surpasser ses concurrents.

A Leeds, la plus forte centre de l'industrie métallurgique anglaise, on emploie des barres d'acier de provenance allemande qui sont meilleur marché que les aciers anglais. C'est tout dire.

Les opérations de guerre de la semaine.

29. Janv. Dunkerque fut bombardé, la nuit dernière, par une escadrille d'avions allemands. Les bâtiments attribués au service des étapes du gouvernement britannique furent détruits. Dans les dunes, au sud de Nieuport, les alliés réussirent à pénétrer dans les positions allemandes, mais en furent repoussés par une violente attaque à la baïonnette. Au sud du canal de La Bassée, les anglais essaient de reprendre position. Sur plusieurs points, ils furent repoussés, sur le reste du front, rien à signaler.

Sur le front oriental, au nord-est de Gumbinnen, les attaques russes n'eurent aucun résultat. Dans la Pologne du nord, pas de changement. Au nord-ouest de Bolinow, à l'est de Lowitsch, les troupes allemandes rejettent les russes hors de leurs positions avancées et pénétrèrent dans les tranchées intérieures.

Les allemands, malgré de furieuses attaques de nuit des russes, continuent à occu-

per ces tranchées et n'ont dû en céder qu'une toute petite partie.

30. Janv. Les pertes françaises dans les combats du 28. Janv. près de Nieuport sont sérieuses. Plus que 300 morts se trouvaient dans les dunes. Au sud de La Bassée les allemands firent 60 prisonniers et prenaient deux autres tranchées.

Pendant les attaques dans les Argennes malgré la résistance héroïque, les troupes allemandes gagnaient du terrain 12 officiers et 731 soldats français étaient faits prisonniers.

31. Janv. Dans les Flandres, la situation reste la même. Rien que des duels d'artillerie. A Guinchy, au sud de la chaussée La Bassée-Béthune et à Carency, au nord-ouest d'Arras, les Français perdent quelques tranchées.

Sur le théâtre oriental de la guerre, rien de nouveau à signaler.

En Pologne, à l'est de Lowitsch, à Borzinow, une attaque russe fut repoussée.

1 Février.

Sur le théâtre oriental de la guerre, la situation est inchangée.

A la frontière de la prusse orientale, rien de nouveau. Au nord de la Vistule, au sud-ouest de Mlaw, les allemands réussirent à repousser les russes hors de différents villages où ils s'étaient retranchés.

En Pologne, au sud de la Vistule, les allemands progressent. Au sud de la Pilica, les allemands attaquent.

2 Février. A l'exception de violents combats d'artillerie, rien de nouveau à signaler.

Sur les fronts orientaux la situation reste la même.

En Pologne, dans la région de Lipnow, au nord-ouest de Fierze, charges violentes de cavalerie russe. Au sud de la Vistule, les allemands progressent.

3 Février. A Perthes, les français attaquent sans succès les positions allemandes. Sur tout le reste du front, rien que des combats d'artillerie à signaler.

En Pologne, des attaques de cavalerie russe ont clos le mouvement en avant des russes qui sont repoussés de toutes parts. Au sud de la Vistule, les allemands s'emparent de Wumin. On combat toujours à Wola Szydlowicka. Depuis le premier février, les allemands ont fait ici 4000 prisonniers et capturé 6 mitrailleuses.

Les allemands réussirent à repousser des attaques de nuit des russes à la Bzura.

4 Février. Sur tout le front, de la mer du Nord à Reims, rien que des combats d'artillerie comme les jours précédents.

Les Français en une attaque près de Perthes, eurent beaucoup à souffrir du feu allemand. Au nord et au nord-ouest de Masiges, au nord-ouest de Sainte-Menheould, un assaut hardi des allemands les rendit maîtres de trois lignes successives de tranchées françaises sur une longueur de deux kilomètres. Les français tentèrent, la nuit, de se rendre maîtres à nouveau de leurs positions perdues, mais sans résultat. 7 officiers français 610 hommes furent faits prisonniers et 9 mitrailleuses furent capturées par les allemands ainsi que 9 batteries de petit calibre.

Dans les Vosges, un détachement de skieurs allemands se rencontra avec un détachement chasseurs alpins. Les premiers réussirent à mettre les seconds en déroute.

En Prusse orientale, des attaques russes contre les positions allemandes de la Memel furent repoussées.

En Pologne, au nord de la Vistule, escarmouches légères. A la Bzura, au sud de Sochczew une attaque de nuit russe fut repoussée avec de fortes pertes pour les russes. L'attaque allemande au sud de Bolimow, malgré une résistance acharnée des russes, remporta plein succès.

Un grand nombre de prisonniers furent faits par les allemands.

Dans les Carpathes, les troupes allemandes combattent côte à côte avec les troupes austro-hongroises. Les terrains montagneux et neigeux n'empêchent pas la marche en avant des deux alliés.